

Toujours à titre posthume

Daniil Harms

Volume 48, numéro 2 (272), mai 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32825ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Harms, D. (2006). Toujours à titre posthume. *Liberté*, 48(2), 57–67.

Toujours à titre posthume

Daniil Harms

récits choisis et traduits du russe par **David Leblanc**

Cahier bleu ciel n° 29 (Amphibraque)

Et le poisson scintille au fil de la fraîche rivière,
Et la petite maisonnette se dresse au loin derrière,
Et le chien jappe devant les vaches en troupeaux,
Et Petrov en bas de la montagne file en chariot,
Et sur la maisonnette un petit drapeau entortillé,
Et le nutritif gramen mûrit sur les champs de blé,
Et sur chaque feuille brille une poussière aux éclats d'argent,
Et partout les mouches s'envolent avec leurs sifflements,
Et les jeunes filles, en s'étendant, se chauffent au soleil,
Et sur les fleurs du jardin bourdonnent les abeilles,
Et les oies plongent dans les étangs ombragés,
Et la journée s'écoule en travaux familiaux.

Sonnet

Un incident surprenant m'est arrivé : j'ai soudain oublié, lequel vient en premier — sept ou huit. Je suis parti chez les voisins et leur ai demandé ce qu'ils pensaient à ce sujet.

Quelles furent leur surprise et la mienne, quand ils ont soudain découvert qu'ils ne pouvaient pas plus se rappeler l'ordre du compte. Un, deux, trois, quatre, cinq et six, ont-ils compté, mais ils oublièrent ce qui suit.

Nous sommes allés au dispendieux magasin *Gastronome*, qui est à l'angle des rues *Znamenskaïa* et *Bassenaïa*, et nous avons posé notre problème à la caissière. La caissière sourit tristement, sortit de sa bouche un petit marteau et, remuant un peu le nez, dit : « À mon avis, sept va après huit dans ce cas, quand huit va après sept ».

Nous avons remercié la caissière et sommes joyeusement sortis en courant du magasin. Mais ici, en réfléchissant aux mots de la caissière, nous nous sommes attristés de nouveau, puisque ses mots nous ont tous parus dénués de sens.

Qu'allions-nous faire ? Nous sommes allés au jardin d'été et avons commencé à y compter les arbres. Mais rendus au compte de six, nous nous sommes arrêtés et avons commencé à argumenter : selon l'avis des uns, il fallait poursuivre avec sept, selon l'avis des autres, huit.

Nous aurions discuté très longtemps, mais, par chance, ici un enfant est tombé d'un banc et s'est cassé les deux os de la mâchoire. Cela nous a détourné de notre discussion.

Et ensuite nous nous sommes dispersés vers nos maisons.

Makarov et Petersen (n° 3)

MAKAROV: Ici, dans ce livre, il est question de nos désirs et de leur satisfaction. Lis ce livre et tu comprendras à quel point nos désirs sont vides. Tu comprendras aussi comme il est facile de satisfaire le désir d'un autre et comme il est difficile de satisfaire son propre désir.

PETERSEN: Tu t'es mis à parler bien solennellement. C'est comme ça que parlent les chefs indiens.

MAKAROV: Ce livre est tel qu'il faut en parler en termes élevés. Même pour y réfléchir, j'enlève ma *chapka*.

PETERSEN: Et tu te laves les mains avant de les poser sur ce livre ?

MAKAROV: Oui, il faut bien se laver les mains.

PETERSEN: Et tes pieds, juste au cas où, tu les laverais ?

MAKAROV: Ça, c'est stupide et grossier.

PETERSEN: Mais quel est donc ce livre ?

MAKAROV: Le nom de ce livre est impénétrable...

PETERSEN: Hi-hi-hi !

MAKAROV: Ce livre s'appelle *MALGIL*.

(Petersen disparaît.)

MAKAROV: Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Petersen !

LA VOIX DE PETERSEN: Qu'est-ce qui s'est passé ? Makarov ! Où suis-je ?

MAKAROV: Où est-ce que tu es? Je te vois plus!

LA VOIX DE PETERSEN: Et toi, où es-tu? Je te vois pas non plus!...
C'est quoi ces sphères?

MAKAROV: Que faire? Petersen, tu m'entends?

LA VOIX DE PETERSEN: Je t'entends! Mais qu'est-ce qui s'est passé?
Et c'est quoi ces sphères?

MAKAROV: Tu peux bouger?

LA VOIX DE PETERSEN: Makarov! Tu vois ces sphères?

MAKAROV: Quelles sphères?

LA VOIX DE PETERSEN: Laissez!... Laissez-moi!... Makarov!...

(Silence. Makarov reste saisi par la peur, puis il prend le livre et l'ouvre.)

MAKAROV (*lisant*): « ... L'individu perd graduellement sa forme et devient sphère. Et une fois devenu sphère, l'individu perd tous ses désirs ».

RIDEAU

Lynchage

Petrov s'assoit sur son cheval et parle, se tournant vers la foule, de ce que ce sera, si l'on construit, sur la place où se trouve le jardin public, un gratte-ciel américain. La foule écoute et, vraisemblablement, approuve. Petrov note quelque chose pour lui-même dans son carnet. De la foule sort une personne de taille moyenne qui demande à Petrov ce qu'il a noté pour lui-même dans son carnet. Petrov répond que cela ne regarde que lui. La personne de taille moyenne insiste. De fil en aiguille s'amorce un différend. La foule prend le parti de la personne de taille moyenne, et Petrov, voulant sauver sa vie, presse son cheval et se cache après le tournant. La foule s'agite et, à défaut d'autre victime, attrape la personne de taille moyenne et lui arrache la tête. La tête arrachée roule sur le pavé et reste prise dans une bouche d'égout. La foule, ayant satisfait ses passions, se disperse.

Le début d'un très beau jour d'été (symphonie)

À peine le coq avait-il crié que Timofeï sauta de sa fenêtre sur le toit et fit peur à tout le monde qui passait dans la rue à ce moment-là. Khariton le paysan s'arrêta, ramassa une pierre et la lança vers Timofeï. Timofeï avait disparu quelque part. « Bien joué ! » cria le troupeau humain, et un certain Zubov prit son élan et, de toutes ses forces, s'élança tête première contre un mur. « Ah ! » s'écria une bonne femme avec un abcès. Mais Komarov fit tapli-tapla à cette bonne femme, et la bonne femme se sauva en hurlant par la porte cochère. Feteliouchine passa devant et rit. Komarov s'approcha et lui dit : « Eh ! toi, gros lard ! » et il frappa Feteliouchine dans le ventre. Feteliouchine s'appuya contre le mur et se mit à roter. Romachkine crachait du haut de sa fenêtre, en essayant d'atteindre Feteliouchine. Pas très loin de là, une bonne femme au grand nez battait son enfant avec une bassine. Et une jeune mère grassouillette frottait le joli visage de sa petite fille contre un mur de brique. Un petit chien, ayant cassé sa petite patte, traînait sur le pavé. Un petit garçon mangeait quelque saleté tirée d'un crachoir. Il y avait une longue file pour le sucre devant l'épicerie. Les bonnes femmes s'injuriaient bruyamment et se repoussaient l'une l'autre avec leurs paniers. Khariton le paysan, ayant bu de l'alcool frelaté, se tenait devant les bonnes femmes et prononçait des obscénités avec la braguette ouverte.

Ainsi commença ce beau jour d'été.

« Un rêve a dans la plupart des cas une signification... »

Un rêve a dans la plupart des cas une signification tout simplement inverse. S'il est facile de comprendre que le rire suppose les pleurs, la tristesse — la joie, l'ennui — la gaieté, etc., il n'est toutefois pas facile de trouver la signification inverse de tout phénomène. Par exemple, vous voyez : un puits, vous vous tenez sur le rail au-dessus de ce puits, au lieu d'une tête vous avez un coq, et au lieu de pieds et de mains — du dentifrice en poudre. Qu'est-ce que cela signifie ? Quel est le phénomène inverse ? Peut-être le phénomène inverse sera-t-il : prendre le train en avalant du lait caillé avec des boutons d'or. Pour interpréter les rêves, il faut savoir trouver les phénomènes inverses.

Une nouvelle anatomie

Sur le nez d'une petite fille ont poussé deux bandes bleu ciel. Le cas est particulièrement rare, car sur une bande était écrit « Mars », et sur l'autre « Jupiter ».

« J'ai connu un gardien... »

J'ai connu un gardien qui ne s'intéressait qu'aux défauts. Puis son intérêt s'est concentré et il s'est mis à s'intéresser à un seul défaut. Et lorsqu'il trouva dans ce défaut sa spécialité, il se sentit quelqu'un de nouveau. Après la confiance en soi vint le besoin d'érudition, il dut jeter un coup d'œil dans les domaines voisins, et l'homme se mit à grandir.

Ce gardien est devenu un génie.

Cinq récits inachevés

Cher Iakov Semionovitch,

1. Un homme, ayant pris son élan, s'est cogné la tête sur une forge avec une telle force que le forgeron a mis de côté la masse qu'il tenait dans ses mains, a retiré son tablier en cuir et, après s'être lissé les cheveux avec la paume, est sorti dans la rue pour voir ce qui s'était passé. 2. Le forgeron vit alors l'homme assis par terre. L'homme était assis par terre et se tenait la tête. 3. « Que s'est-il passé ? » demanda le forgeron. « Oh ! » dit l'homme. 4. Le forgeron s'est avancé plus près de l'homme. 5. Nous arrêtons le récit du forgeron et de l'homme inconnu et commençons un nouveau récit à propos des quatre amis du harem. 6. Il était une fois quatre amateurs de harem. Ils trouvaient que c'était agréable d'avoir chacun huit femmes à la fois. Ils se réunissaient les soirs et discutaient à propos de la vie de harem. Ils buvaient du vin ; ils s'enivraient saouls morts ; ils tombaient sous la table ; ils dégueulaient. C'était repoussant de les voir. Ils se mordaient les jambes l'un l'autre. Ils s'appelaient l'un l'autre de noms dégradants. Ils rampaient sur leur ventre. 7. Nous arrêtons leur récit et nous procédons vers un nouveau récit à propos de bière. 8. Il y avait un baril de bière, et un philosophe était assis à côté et il raisonnait : « Ce baril est rempli de bière. La bière fermente et devient plus forte. Et moi ma raison fermente parmi l'éther des sommets et mon esprit devient plus fort. La bière est une boisson qui coule dans l'espace et moi je suis une boisson qui coule dans le temps. 9. Quand la bière est enfermée dans un baril, elle n'a nulle part où s'écouler. Que le temps s'arrête, et je m'assécherais. 10. Mais le temps ne s'arrêtera pas, et mon cours est immuable. 11. Non, il vaut mieux laisser couler la bière librement, car il est pour elle contre-nature de rester sur place ». Et sur ces mots le philosophe ouvrit le robinet du baril et la bière se déversa sur le plancher. 12. Nous en avons assez dit sur la bière ; maintenant nous parlerons d'un tambour. 13. Un philosophe frappait un tambour et criait :

« Je fais du bruit philosophique ! Ce bruit ne sert à personne, il dérange même tout le monde. Mais s'il dérange tout le monde, c'est donc qu'il n'est pas de ce monde. Et s'il n'est pas de ce monde, il est d'un autre monde. Et s'il est d'un autre monde, alors je dois continuer à le faire ». 14. Le philosophe fit longtemps son bruit. Mais laissons ce récit bruyant et tournons-nous vers le calme de ce récit à propos d'arbres. 15. Un philosophe se promenait sous les arbres, et il se taisait, parce que l'inspiration l'avait quitté.